

SOIE SAUVAGE

PREMIER CHAPITRE

FABIENNE
LELOUP

FANTASTIQUE



Du même auteur :

Mémoires de soie, préface et textes pour l'exposition d'Henri Matchavariani (Milan), 2002.

Limbes obscurs, recueil de nouvelles, Pierron, 2001.

Surtout, surtout ne pas se retourner, livre-objet avec photos en collaboration avec Iberio Olivan, 2000.

« Janus », in *Nouvelle Donne n°34*, 2004

« Rouge » in *Le Jardin d'Essai n°31*, 2003

« Le bruit de la chasse d'eau », in *L'Anthologie de l'imaginaire*, Rafaël de Surtis, 2000 ; réédité dans l'anthologie *Noires sœurs*, L'Œil du Sphinx, 2002.

« Promesse d'Orient », in *Les Nouvelles Nuits*, coll. « Nouvelle Donne », Nestiveqnen, 2002.

« Femme de papier », in *Ténèbres 2000*, coll. « Fictions », Naturellement, 2000.

« Œuvre de chair » (en collaboration avec Alain Dorémieux), in *Tableaux du délire* d'Alain Dorémieux, coll. « Présence du fantastique », Denoël, 1999.

« Penthouse », in *Territoires de l'inquiétude 9*, coll. « Présence du futur », Denoël, 1996.

« Mandrimage », in *Destination crépuscule 1*, éditions Destination Crépuscule, Anthologies n° 1, 1994.

Les deux contes fantastiques *Penthouse* et *Œuvre de chair*, qui font suite dans le présent ouvrage au roman inédit *Soie sauvage*, ont d'abord paru, respectivement, dans le volume 9 des *Territoires de l'inquiétude* aux éditions Denoël (1996) et dans le recueil *Tableaux du délire* d'Alain Dorémieux aux éditions Denoël (1999).

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Pour Alain Dorémieux.

*Nous habiterons dans le dessin, au centre du rébus, au cœur même de
l'énigme, et toute la question s'effacera d'elle-même.*

J.-M. G. LE CLÉZIO, *L'Extase matérielle.*

1. Présage

Un, deux, trois... elles ont surgi de l'ombre, à l'affût. Tout à coup, Barbara tressaille, comme si quelqu'un était derrière elle. Elle lève les yeux et distingue trois silhouettes difformes, métalliques, de plusieurs mètres de haut, groupées au-dessus de sa tête.

Elle pousse un cri : « Des araignées ! » Sa sœur Muriel lui donne un coup de coude : « Tais-toi, tu vas attirer l'attention du gardien ! » À cette époque, elles sont encore au lycée, Barbara en terminale, Muriel en première. Mais la cadette éclipse son aînée par sa féminité radieuse. D'ailleurs elles ne se ressemblent pas. On ne les prend pas pour des sœurs, plutôt pour des amies très intimes. L'une paraît plus massive avec sa figure ronde, ses cheveux courts et bruns, mal coupés, ses épaules carrées. L'autre ressemble à une statuette ancienne avec un visage à l'ovale pur serti d'yeux verts et un corps allongé. Elles sont inscrites au cours d'arts plastiques de M. Reverdy qui organise régulièrement des sorties à Paris.

Cette année-là, il a emmené ses élèves au musée d'Art moderne afin de voir une exposition de sculptures de Louise Bourgeois. La série *Spiders* a beaucoup impressionné Barbara. Elle est restée longtemps à l'observer. Elle respire vite, la bouche entrouverte. Son trouble est perçu par le professeur : « J'étais sûr que le thème des araignées te bouleverserait. »

Après avoir déambulé dans les salles attenantes avec Muriel, elle est revenue dans cette pièce, happée par ces monstres recouverts d'une croûte de bronze, fossiles à l'éclat bleuté, jaillis d'une mer Morte, lavés par les siècles sans se dissoudre.

« Je trouve ça répugnant, déclare Muriel.

— Pourquoi ? réplique Barbara.

— Une araignée, je ne sais pas ce qu'elle va me faire. C'est une bête hypocrite.

— Tu exagères.

— Et puis c'est horrible, une araignée. Je me demande ce que tu trouves à ces tas de ferraille !

— Mais tu ne fais pas le rapprochement ?

— Lequel ?

— Avec l'enfance. Ma vieille, il faudrait peut-être lire les papiers qu'on te distribue ! Pour Louise Bourgeois, l'araignée gigantesque et les deux plus petites, emboîtées dans la plus grande, représentent sa mère, sa sœur et elle. Nous, c'est pareil. On est trois. Il y a celle qui file ; celle qui tisse ; celle qui coupe. »

Barbara est fascinée par ces trois araignées qui évoquent le destin, la vie et la mort. Muriel est mal à l'aise. Plus tard, en cours, Barbara notera les commentaires de M. Reverdy pour les recopier dans son journal intime :

« Louise Bourgeois n'a pas cherché à montrer de gentilles bêtes mais des prédateurs qui ont fait grincer les branches et scié les troncs de forêts millénaires. Elle s'est rappelé que les insectes et les arachnides ont été les premiers habitants de la planète. Et ils sont encore là par millions, capables de changer un parc en chantier, un cadavre en charogne. Ce sont eux les dieux de la terre, les divinités créatrices et meurtrières, tisserandes d'horreur dans la pénombre, grouillant dans les bosquets et les canalisations. »

Sensation de malaise, le soir même. Elle est prise dans une gangue de fer et rêve que sa mère la traîne chez la coiffeuse. C'est un cauchemar récurrent. Il revient dès qu'elle est angoissée. Elle déteste le salon, les clientes en bigoudis, la shampooineuse qui glousse. « Cette fille a des cheveux impossibles, si frisés... Coupez-les court. » La coiffeuse porte des gants en plastique qui ressemblent à ceux qu'on utilise pour la vaisselle. D'abord elle lui lave sa crinière. L'eau chaude lui brûle les racines. Puis on la juche sur un fauteuil en skai. La coiffeuse prend une paire de ciseaux, des tenailles énormes. Elle gesticule : « Non, je ne veux pas ! »

Le bruit des ciseaux imite celui d'un sécateur. Les mèches pendent et pleuvent par terre. Elle pleure. La coiffeuse essaie de la consoler : « Tu verras, c'est plus pratique, et comme ça tu ne

risques pas d'attraper des poux à l'école... » Elle se sent nue et veut sortir, descendre de ce siège collant, arracher cette espèce de tablier dont on l'a affublée. Mais on la rattrape. Devant la sortie, une mygale géante agite ses pattes. Elle joue avec des ciseaux qu'elle aiguise contre ses crochets.

2. Rencontre

Le soleil d'août crache sa lumière dans la rue. Barbara a ouvert la fenêtre du rez-de-chaussée, mais la chaleur ne recule pas. Sur les murs perforés de rayons suinte un pus blanchâtre. L'été, pour elle, c'est la poussière qui s'infiltré. Les angles accentués. L'horizon brisé sur les toitures aiguës. Pas un oiseau, pas un nuage ne viennent rompre le bleu morne du ciel. La jeune fille s'ennuie. Elle vient d'obtenir son baccalauréat avec mention. Les vacances s'éternisent.

C'est une adolescente au physique banal, une brune gras-souillette sur laquelle on ne se retourne pas. Accoudée sur le rebord de la croisée, elle guette les allées et venues des déménageurs qui mettent un peu d'animation dehors. Souplesse des mouvements. Vivacité des gestes. Soudain, une ombre se rapproche. Elle aperçoit le torse nu de l'un d'eux : il réverbère les rayons cuisants qui le recouvrent d'une brume cuivrée. Elle devine le grain épais de sa peau. Cherche à surprendre une marque. Une cicatrice.

Mais l'homme va vers le camion stationné sur le trottoir d'en face. Là, son compagnon lui donne un grand paquet rectangulaire enveloppé dans un drap. « Le miroir de Venise », pense Barbara. Il lui tourne le dos. À cette distance, de son poste d'observation, elle distingue sur son bras gauche une forme noire et rouge qui semble ramper parmi les poils avec un frôlement sinistre d'insecte caché sous les herbes. Aussitôt il se saisit de l'objet avec précaution, se dirige à grandes enjambées vers l'entrée de leur nouvelle maison. La mère de Barbara et de Muriel a acheté près du centre-ville une vieille demeure à la façade étroite, coiffée d'ardoises, qui

présente plusieurs avantages pour Barbara : d'une part, les deux sœurs auront chacune leur chambre au deuxième étage ; d'autre part, l'existence d'un grenier et d'un jardin lui permettra d'étudier les araignées dans leur milieu de vie.

Barbara scrute le biceps du déménageur. Le temps d'ouvrir la bouche, de retenir une exclamation, elle croit voir des taches de sang glisser sur la main de l'homme. Elle court du salon au vestibule, se dépêche de lui ouvrir la porte. Il s'éponge le front avec un mouchoir.

« Merci.

— Je peux vous aider, s'empresse Barbara.

— Non, c'est trop lourd pour toi. »

Comme elle veut le retenir afin de savoir ce qu'il a au bras, elle invente un prétexte : « Posez le miroir au pied de l'escalier... Vous avez chaud... Je vais vous chercher quelque chose à boire. » Il n'ose pas refuser. Tout heureuse de son stratagème, elle revient avec un verre de jus d'orange. Tandis qu'il boit, elle l'épie. Pour la première fois, elle contemple un tatouage. Sa famille ne fréquente pas ce genre d'individus. « Comme s'il y avait un genre... » Elle imagine les propos de sa mère : « Se faire tatouer, quelle idée ! Quel mauvais goût ! S'infliger une mutilation volontaire ! Ma chérie, c'est bon pour les marins, les motards, les criminels et les paumés. »

Le tatouage représente une femme-araignée d'environ trente centimètres qui ourle gracieusement l'épaule, recouvre le biceps et s'avance jusqu'au coude avec des lenteurs de chrysalide. Sous le derme, la créature a trouvé son asile, l'a pénétré et s'y est agrippée avec la patience propre à sa race.

L'homme a remarqué l'intérêt de Barbara pour son emblème. Fièrement il l'interroge : « Elle est belle, n'est-ce pas ? » Sans le regarder en face, elle murmure : « Oui, très. » Puis, obstinée, elle photographie mentalement ce personnage dont l'attitude l'intrigue. Le visage de trois-quarts, la femme retient, avec un air de défi, les boucles de sa chevelure, gros vers noirs qui se tordent au-dessus de ses seins ronds à l'aréole large et brune, aux bouts dressés. Elle a l'attitude d'une courtisane aux courbes pleines et caressantes, mais d'une courtisane orgueilleuse : ses yeux de jais, enfoncés dans les orbites, ont une expression de dédain et de gravité. Le modelé délicat de sa bouche esquisse un sourire ironique.

« Où est-ce que je pose le verre ? demande-t-il, très poliment.

— Donnez-le-moi. J'irai le remettre dans la cuisine », lui répond Barbara d'une voix enrouée par l'émotion. Elle prend le verre très lentement. N'arrive pas à détacher son regard du motif. De chaque mamelon semble perler une goutte de soie liquide, fausse larme qui coule de ce buste arrogant. À partir de la taille, très mince, prise dans un corselet lacé sur le devant et piqueté de treize taches rouges, les jambes deviennent quatre paires de longues pattes velues et sombres. Et les treize minuscules rubis, pris dans les plissures de l'étoffe, donnent une majesté violente à l'ensemble.

« Treize taches, note Barbara, la caractéristique des veuves noires. » Elle ne parvient pas à caractériser le style de ce dessin : le bras de l'homme semble sortir d'un chef-d'œuvre inconnu peint par un artiste fou qui a trouvé son moyen d'expression idéal dans l'épiderme. Mais elle n'a pas le loisir de réfléchir davantage aux types de tatouages. Il lui a semblé déceler quelque chose d'étrange : une patte plus foncée qu'une autre, d'une netteté frappante, près de l'appareil respiratoire.

Elle en oublie sa timidité. Lance au déménageur : « Il a un défaut, votre tatouage ! » Il semble surpris : « Lequel ? » Elle pointe son index vers la patte la plus contrastée : « Là, regardez. » Au même moment il se frappe le bras comme s'il voulait écraser une mouche et s'écrie : « Sale bête ! » Elle en profite pour s'avancer, le nez presque sur le dessin. Mais elle a beau se concentrer, elle ne distingue aucun insecte. Avec un mouvement coulant, presque insensible, la patte se déplace, s'applique à devenir couleur chair, à pénétrer la peau, à fendre l'espace pétiolé de veines. Enfin, elle se fige. Stupéfaite, Barbara laisse tomber le verre qu'elle tenait encore à la main. Il se brise sur le dallage. Barbara ramasse les morceaux, autant de coquilles d'œufs qui papillotent d'un éclat jaune de larve.

3. Rêve d'arachnide

Quand Barbara se retrouve dans sa chambre, elle se ronge les ongles. Afin de se calmer, elle va chercher son journal dans le tiroir de sa table de nuit et écrit :

« Ami,

J'hésite à me confier. Je place beaucoup d'espoir en ce déménagement pour devenir plus sûre de moi. Si Muriel y a réussi, pourquoi pas moi ? Même si je ne suis pas aussi jolie qu'elle, je suis au moins aussi intelligente. Mais ce n'est pas la même intelligence. Muriel pense avec son cerveau, moi avec mes tripes. Ce n'est pas un secret : entre filles, on se mate. On se pique des trucs, des astuces de maquillage, on s'évalue, on se juge. Et ça arrive souvent qu'on ait un coup de foudre pour l'allure d'une fille. Dans mon cas, c'est spécial, j'ai été éblouie par une femme qui n'existe pas, un tatouage.

Ma mère est si préoccupée par les tâches domestiques et nos études qu'elle ne nous a jamais donné de conseils en matière de séduction. Elle n'est pas coquette. On la prendrait parfois pour une femme de ménage. Et je me rappelle que mon père le lui reprochait...

De toute façon elle a toujours préféré Muriel. Elle a beau se plaindre de son insolence, elle lui passe ses caprices. Moi, elle me crie dessus, m'envoie faire les courses tandis que Muriel écoute de la musique sur son baladeur. Sous prétexte que je suis l'aînée, je dois tout supporter. Petite, quand je lui désobéissais, elle m'enfermait dans un cagibi. Je restais des heures dans le noir, assise sur un seau, coincée entre un balai et des produits d'entretien. C'est peut-être de là que vient ma fascination pour les insectes. Je

suis la vilaine araignée de la famille... mais certains arachnides sont attirants. La preuve, la veuve noire.

Elle est exactement ce que je voudrais être et que j'ai censuré. Être belle et redoutable. Être la femme qui sait, détient la connaissance des hommes et du sexe, l'inspiratrice des passions. Une femme fatale.

Dans cette maison, le temps semble s'arrêter, comme si elle devait me permettre de rejoindre un certain point de l'espace où toutes les contradictions s'annulent. Il me manque quelque chose. Quelque chose qui me prouverait que je peux être forte. Je pense qu'un porte-bonheur ferait l'affaire mais pas n'importe lequel. De nouveau me revient l'image du tatouage. Mais je ne sais pas si j'oserais me faire tatouer, même à un endroit discret. Je suis douillette et ça doit faire mal. Pourtant ce serait peut-être la solution de mon problème. J'en ai assez d'être mal dans ma peau. »

Les jours suivants Barbara passe son temps libre à étudier les arachnides. « Comme eux je voudrais filer mes propres échevaux, être maîtresse de mon destin. » L'après-midi elle se met dans le jardin, souvent sur le bord de la terrasse, afin de noter comment les épeires diadèmes fabriquent leur architecture à l'enchevêtrement complexe mais régulier. Pour elle, rien n'égale la grâce de ces installations délicates, suspendues dans les airs, à la fois découpures florales et solides broderies, reflets changeants et trame primitive.

D'abord les femelles lancent un fil. En collent l'extrémité à une branche ou à une tige et laissent pendre l'autre bout. Celui-ci se fixe alors sur une feuille. Puis elles nouent plusieurs filaments. Les étirent. Les assouplissent. Les émancipent de la pesanteur. Leur prêtent des sinuosités, des inflexions capricieuses avant de les replacer sous la tutelle de la symétrie et de la ligne droite. Ensuite elles consolident leur œuvre, se rapprochent de plus en plus du centre, dans un trait de blanc pur.

Le soir, elle traque les araignées adultes qui ont tendance à fuir la lumière dans les recoins du grenier. Le plus souvent, elle tombe sur les saltiques, des araignées longilignes d'un peu moins d'un centimètre qui laissent quelques bobines de soie emmêlée sur les sacs, les caisses et les valises, jamais les merveilleuses rosaces des épeires.

L'atmosphère du grenier la rassure. Elle s'y sent chez elle, même si au moindre pas elle soulève des nuées de poussière. Sans prendre le temps de débayer, sa mère y a entassé jouets, catalogues, pots de peinture, chaises dépareillées, cartons d'emballages, débris d'espace. Le silence domine ce fouillis. Près de la lucarne, une araignée invisible a jeté un filet aux mailles lâches. Elle n'est pas dessus. « Elle se cache tout près », en déduit Barbara. Reliée à son œuvre par un cordage très fin, elle attend qu'une proie se prenne dans son piège. Le fil bouge. Une mouche s'est prise dans la matière collante. La carnivore regagne alors sa toile. Sûre d'elle. Avance avec l'agilité de ses huit pattes. Au bord de la toile la mouche se débat. En vain. L'araignée fond sur elle, la mord à l'aide de ses crochets, l'empoisonne. La mouche cesse alors de s'agiter ; replie ses ailes irisées d'un arc-en-ciel éteint.

Cette fois l'araignée déroule un fil de soie blanc et la ligote. Elle pourrait ajourner son repas. Mais la chasseresse a faim. D'un bond prodigieux pour une bête si petite, elle atterrit sur le dos de sa proie et la transporte au milieu de la toile. Là, elle aspire tous les suc de l'insecte pour ne laisser qu'une carapace creuse.

« Où es-tu, Barbara ? appelle Muriel sur le palier du second étage.

— Dans le grenier ! crie sa sœur.

— C'est sale !

— Ça sent surtout le renfermé.

— Viens plutôt voir ma chambre, claironne sa cadette.

— D'accord. »

La chambre de Muriel lui ressemble, à la fois étrange et dépouillée. Le papier peint cramoisi se moire d'argent ; sur la coiffeuse, un masque en porcelaine évoque son être mystérieux, sa peau diaphane, et une multitude de vernis à ongles témoigne de sa coquetterie. Sur les murs ondoient deux affiches, l'une du film *Autant en emporte le vent* et l'autre, une publicité pour une marque de collants avec le slogan « Je suis diabolique ».

Barbara pense à leur pacte de sang conclu à l'âge de douze ans, l'un de ces actes excessifs qui font sourire les adultes occupés à ensevelir leurs rêves. Se revoit avec elle dans leur ancien appartement, dans une autre chambre, un soir où sa mère était partie dîner chez des amis. Muriel a pris des lames de rasoir dans

l'armoire à pharmacie. Très calme, elle les lui montre. Barbara admire sa maîtrise d'elle-même. Elle se demande d'où vient sa cadette avec la même angoisse qui la prend à la vue d'un nourrisson dans son berceau. La blancheur exquise de sa peau suggère un autre siècle. Pourquoi est-elle sa sœur, elle et personne d'autre ? Muriel, si frêle d'apparence. Un tanagra aux yeux d'un vert dur. Et elle, petite fille potelée aux cheveux frisés. Contrairement à Muriel, elle a conservé longtemps les rondeurs de l'enfance.

Sur la commode, Muriel a posé un reste d'alcool à 70°, une boîte de compresses stériles, un rouleau de sparadrap. Elle lui fait signe d'avancer. Barbara s'assoit sur le bord du lit, relève la manche de sa chemise de nuit. Sans rien dire, Muriel prend une lame, la lève, et d'un geste prompt lui entaille le poignet. Barbara ne peut réprimer un haut-le-cœur à la vue du réseau de veines disloqué. Un peu pâle malgré tout, sa sœur esquisse un sourire avant de déclarer : « Il faut devenir grande. » La peau s'ouvre, un pli de chair en forme d'œil, puis de bouche fardée rouge carmin. Barbara a failli s'évanouir. Heureusement l'odeur du désinfectant agit comme des sels. Muriel lui fait un pansement.

Puis Muriel dit : « Maintenant, à mon tour. »

Barbara proteste : « Je ne sais pas si... » Mais sa sœur coupe court : « Tu ne vas pas te défiler... » Muriel lui met une autre lame dans la main, lui tend son poignet. C'est le moment où le présent se dilate, où l'afflux des images l'emporte sur les mots que l'on aimerait prononcer. Le décor s'efface tandis que leurs regards s'étirent. À son tour de trancher les liens. Barbara appuie un peu trop fort sur le fil du rasoir. Sensation étrange de s'enfoncer dans la peau, de sonder ainsi sa profondeur. Cette fois le sang gicle. Le fruit caché des chairs apparaît, révélant son architecture de grenade. Mais Muriel ne se plaint pas. « Les compresses, vite, sinon je vais salir le couvre-lit et maman sera furieuse. » Forcée d'agir, Barbara la soigne. Avant de se coucher, Muriel lui chuchote à l'oreille, comme si elle craignait de déranger une présence : « Ce pacte de sang nous unit l'une à l'autre. Il est sacré. Il scelle notre alliance pour le meilleur et pour le pire... »

Pendant une semaine, elles portent des bandages. Quand la plaie est cicatrisée, Muriel introduit dans une bouteille de vin vide leurs pansements tachés de sang et des photos d'identité, leurs deux visages protégés de l'extérieur dans une bulle de

verre. Procédé d'inversion. « Ce sont ces photos qui vieilliront et tomberont en poussière, pas nous », explique Muriel.

Le lendemain, un mercredi après-midi, elles emportent le flacon dans un sac en plastique afin de l'immerger dans le fleuve. Au bord de l'eau, le remugle douceâtre de la vase leur donne la nausée. Muriel prend du sable pour lester la bouteille. Barbara, la poitrine oppressée, froisse le sac. Crissement du plastique ajouté à des sons aigus de sablier renversé. En un instant, la bouteille est remplie et alourdie exprès. Muriel la jette de toutes ses forces par-dessus le parapet.

Avec exaltation, les mains posées sur le muret, elle suit ensuite les mouvements de la bouteille qui heurte la surface de l'eau, trace des cercles, s'enfonce à moitié, hésite à plonger, puis s'engloutit. Sensation étrange de se voir sous l'eau, noyées, les cheveux pleins d'algues, les joues glacées par le courant, striées de boue.

Ravie, Muriel se retourne, les yeux étincelants, et commente : « Grâce à cette bouteille nous serons toujours là, noyées au fond du fleuve mais vivantes sur l'autre rive. C'est un défi aux forces de décomposition. »